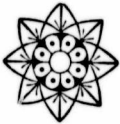
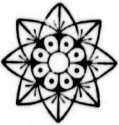




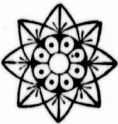
Première  
**ANNEE**



**VOLUME**  
premier.



**NUMERO**  
**22**



**21**  
**Juillet**  
**1898**

# LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE  
**DE LECTURES CHRETIENNES,**  
PUBLIEE  
avec l'autorisation  
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE  
**JEANNE d'ARC à Masson,**  
Comté Labelle, Qué.

**PRIX: \$1.00 par année.**



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,  
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé

**Auguste Thibault.**

EXTRAIT DU CATALOGUE.

*Musique religieuse.*

MONTREAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie, .....	.40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie, .....	.40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie, ...	.50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix, .....	.50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales, ...	.40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales, .....	.40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto, .....	.40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

*Musique récréative.*

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine, ...	.65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes, .....	.75



# PLACE A DIEU!

## *La Famille Chretienne.*

VOL. I. No. 22. — 21 JUILLET, 1898.

### SOMMAIRE :

Evangile du huitième Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — La Providence, suite. — Les œuvres de miséricorde. — L'amour de la vérité. — Le S. Suaire. — Le médecin de Cucuguan (fin.) — Vie de sainte Marguerite de Cortone

### Evangile du VIII<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Luc. — Ch. 16.*



**E**n ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Il le fit venir et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration : car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne puis cultiver la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand on m'aura privé de mon emploi, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit donc venir l'un après l'autre tous les débiteurs de son maître, et il dit au premier : Que devez-vous à mon maître ? Cent barils d'huile, répondit celui-ci. L'économe lui dit : Tenez, voilà votre obligation, asseyez-vous vite, et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, que devez-vous ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. Tenez, lui dit-il, voilà votre billet, faites-en un de quatre-vingts. Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi en homme intelligent ; car les enfants du siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi, ajouta Jésus, je vous dis aussi : Employez les richesses d'iniquité à vous gagner des amis, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

---

**CALENDRIER**
**Juillet.**

24 DIM.	VIII ap. Pent.
25 LUN.	St Jacques, ap. Double de 11 classe.
26 MAR.	Ste Anne, Double de 1ère classe avec octave.
27 Mer.	De l'octave.
38 Jeu.	ST NAZAIRE et ses compagnons, martyrs.
39 Ven.	STE MARTHE, vierge.
30 Sam.	De l'octave.
31 DIM.	ST IGNACE DE LOYOLA, conf.

---

## La Providence.

PAR LE R. P. ALEXIS, CAPUCIN.

( suite )



**THOMAS** — Si la fortune trompe les hommes, que dirai-je de la gloire ?

La gloire a quelque chose de si brillant que son seul nom fait palpiter tous les cœurs. On travaille à la pensée de voir la foule s'incliner devant nous et les fronts se découvrir sur notre passage ; on se croit immortel, quand on sait que notre nom ne s'effacera point de la mémoire des hommes et qu'ils garderont le culte de notre mémoire. Mais, qui peut prétendre à la gloire ? Les riches sont rares ; les grands hommes sont plus rares encore, surtout dans notre siècle de banale et jalouse médiocrité. Voici donc encore un bonheur dont la majorité des hommes est privée.

**LE PRÊTRE** — Ne plaignez point la foule des humbles et des inconnus ; ils sont plus heureux que les prétendus favoris de la gloire. S'il est une nourriture creuse c'est bien la renommée.

L'amour de la gloire enfle le cœur et rend malheureux. Les saints sont les seuls qui unissent la célébrité avec l'humilité ; ils sont aussi les seuls à garder la paix ; mais c'est précisément aux dépens de leur gloire qu'ils ignorent et dont ils n'ont point l'idée de jouir.

L'homme, à mesure qu'il s'élève au-dessus de ses semblables, les dédaigne, et, par un juste retour, il devient en butte à leurs traits malins. Il se croit un droit à leurs hommages ; leur malveillance l'irrite et l'affecte douloureusement. Ainsi Aman, au comble de la grandeur, pleurait de dépit, en pensant à Mardochée.

D'ailleurs, la crainte du lendemain empêche l'ambitieux de jouir du jour présent.

On demandait à Bismarck combien il comptait de jours heureux dans sa longue et triomphante carrière. — Pas vingt-quatre heures, en tout, répondit-il. — Comment, prince, est-ce possible? Mais, après chacun de vos succès sur le Danemark, sur l'Autriche et sur la France, vous deviez vous livrer à la joie? — Je n'en avais pas le temps, je ne pensais qu'à recueillir les fruits de la victoire.

Et quels fruits plus décevants! Semblables aux feux follets qu'on aperçoit, la nuit, ils nous entraînent aux fondrières où, trop souvent, s'embourbe notre honneur, et lorsque enfin, nous ouvrons, la main pour les saisir, nous n'étreignons que le vide.

C'est ce néant de la gloire, douloureusement constaté, qui faisait dire à l'empereur Septime Sèvre expirant : *omnia fui, nihil prodest*. J'ai été tout, tout n'est rien ; qui arrachait à Colbert, visité une dernière fois par Louis XIV, ce cri : On ne me laissera donc pas mourir en paix? qui, enfin, torturait le captif de Sainte Hélène, survivant à l'écroulement de sa grandeur.

Il n'est point rare, en effet, pour les grands hommes, d'être témoins de l'effondrement de l'édifice qu'ils ont élevé avec tant de peine, et d'assister aux funérailles de leur propre gloire, témoin Bismarck.

Je ne conçois point de supplice plus atroce que celui de cet homme constatant, dans l'amertume de son cœur, l'échec définitif de toutes ses entreprises.

Ce prince dont il avait fait son fils et l'héritier de ses pensées l'a chassé ; cette Eglise catholique qu'il rêvait d'asservir l'a terrassé ; cette France, qu'il avait, par un mensonge prise au piège et poignardée, se redresse maintenant, alliée à la Russie, et réclame ses provinces ; cet empire qu'il a cimenté avec du sang craque et menace ruine ; et lui, témoin impuissant d'un si étrange spectacle, s'abandonne à des lamentations puérides qui font rire ses ennemis et rougir ses admirateurs.

Non, le bonheur n'est point dans la gloire.

THOMAS—Cherchons-le donc ailleurs. Le trouverons-nous dans l'amour? Hélas ! Sur ce point, comme pour le reste, la vie est un désert riche en mirages et pauvre en oasis. La jeunesse, avec ses illusions, croit aisément tenir le bien qu'elle cherche ; elle s'endort en sécurité dans le commerce des êtres chéris qui portent les noms si doux d'amis, de parents, d'épouse et d'enfants ; elle s'épanouit dans l'atmosphère embaumée de la famille. Mais, laissez passer les années sur ces joies éphémères, la vie ne tardera pas à prendre son véritable aspect monotone et désolé. Ce seront, d'abord, les chau-

des caresses d'une mère qui manqueront ; puis, les chastes tendresses de la fiancée, dont l'apre amitié de l'épouse rappelle mal le souvenir ; ensuite, la cordialité des vieux amis que le temps, l'absence, ou l'intérêt dispersent ; enfin, l'innocent amour des petits enfants mal remplacé par le respect contraint d'une famille grandie ; jusqu'à ce que, un jour, la solitude se fasse autour de la cendre refroidie du foyer.

L'homme perd, à chaque pas dans le chemin de l'existence, une partie de son cœur ; la mort, infatigable travailleuse, creuse sans cesse à ses côtés des fosses où se couchent successivement ceux qu'il aime ; il porte, chaque jour plus pesant le deuil de tous les siens, jusqu'à ce que, les yeux rougis de larmes, vieillard délaissé et débile, il cherche à son tour, dans la mort, le terme de ses longs ennuis.

LE PRÊTRE — Voilà donc où aboutissent sur la terre la fortune la gloire et l'amour ? A une déception sans remède ?

Et pourtant, nous n'avons parlé ni de la maladie ni de la mort : de la maladie qui nous fait invoquer la mort comme une délivrance ; de la mort dont l'horreur, lorsqu'on la voit venir de près, nous fait aimer la maladie, comme l'homme qui se noie se cramponne aux ronces de la rive.

Ainsi donc courir sans cesse après le bonheur, sans jamais pouvoir l'atteindre, souffrir, puis mourir ; telle est la condition de l'homme sur la terre. Vanité des vanités, dit le roi Salomon ; vanité des vanités et tout est vanité.

THOMAS — Rien n'est plus vrai, mon Père, mais dans ce triste tableau que nous venons de contempler, je ne puis découvrir nulle part le doigt de la Providence.

LE PRÊTRE — Et moi je l'aperçois partout.

Dieu avait peur que la vie présente nous charmât et que les joies de la terre n'absorbassent nos pensées. En nous en sevrant, il conserve allumé le flambeau de notre espérance.

Mais aussi vrai que nous souffrons actuellement, aussi vrai serons-nous heureux plus tard, et pour toujours.

Dans le plan de la Providence, l'homme, sur la terre, est en marche vers le Ciel ; il s'arrête un instant, dans l'hôtellerie de la vie, mais ce n'est que par la mort qu'il atteindra le but du voyage.

Ils l'ont bien compris, ce plan divin, ces hommes qui, à la triple concupiscence de la chair, de l'esprit, et du cœur, opposent le triple renoncement de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté, sachant bien qu'au Ciel seulement ils trouveront la vraie richesse, la vraie gloire et l'éternel amour.

## II

DIEU ÉTANT JUSTE RÉCOMPENSE ET CHÂTIE PARFOIS SUR LA TERRE

THOMAS — Mon Père, vos explications ne me satisfont qu'à demi. Sans doute, vous avez prouvé que la terre n'est point la patrie de l'homme, et qu'au ciel seulement il trouvera le lieu de son repos ; vous avez démontré la convenance et même la nécessité du Paradis. Mais je m'attendais à quelque chose de plus : à la justification de la Providence dans son action quotidienne et dans ses rapports ici bas avec les bons et les méchants ; l'explication de la confusion qui préside aux événements de l'histoire humaine.

Quoique la souffrance soit le fond de la vie, tout cependant n'est pas souffrance ; il y a, sur la terre, certaines joies, d'un ordre inférieur, peut-être, mais néanmoins réelles, *un petit bonheur*, s'il est permis de parler ainsi, réparti on ne sait trop d'après quelles règles, ou plutôt sans règle, au hasard, entre les justes et les méchants, plus souvent aux derniers qu'aux premiers. Devant une telle confusion, mon esprit reste perplexe et cherche vainement à deviner la sagesse qui préside aux conseils de Dieu. L'idée que je m'étais formée, dans ma petite logique humaine, de la Providence, impliquait, comme une nécessité, la récompense de la vertu et le châtement du vice. Or c'est précisément le contraire qui arrive sur la terre. Le méchant triomphe, le bon succombe, au grand détriment de la morale.

LE PRÊTRE — Je pourrais, si je voulais, révoquer en doute votre assertion que je trouve hasardée, vous parlez du remords qui trouble la joie du méchant, de la paix de la conscience du juste ; mais je préfère abonder dans votre sens, pour tirer, de la confusion apparente que nous constatons tous, la justification du plan divin.

Tout d'abord, vous avez raison de constater l'existence d'un certain *petit bonheur*, ici-bas. Ce bonheur, Dieu nous le donne, pour le motif suivant : La vie est dure à tous, et dans la rude étape que nous fournissons, Dieu veut bien nous accorder quelques heures de relâche. Ainsi le voyageur, brûlé du soleil, se couche à l'ombre près d'un ruisseau, et le cheval de peine happe, en passant, une touffe d'herbe verte ou de trèfle en fleur.

Mais là où vous vous trompez, c'est quand vous blâmez l'apparent désordre qui préside à la distribution du bonheur.

Ce désordre est la garantie de notre liberté.

THOMAS — Comment cela ?

LE PRÊTRE — C'est bien simple. La liberté humaine, telle que nous la conservons dans notre état actuel, implique la faculté de choisir à notre gré entre le bien et le mal. Il faut donc que nous puissions faire le mal. Or

comment cela serait-il possible si, aussitôt la mauvaise action commise, nous en recevions le châtement ?

La justice humaine s'efforce bien d'obtenir ce résultat ; sa police prend le méchant sur le fait ; ou plutôt elle cherche à le prendre, car elle n'y réussit guère. Si la police humaine était infaillible, les malfaiteurs disparaîtraient. Mais ceux-ci se perpétuent parce qu'ils comptent, non sans raison, échapper à sa vigilance.

La police de Dieu est plus perspicace ; son œil perce les murailles, et sonde les reins et les cœurs ; sa justice tirera infailliblement vengeance des moindres fautes. Comment donc, si la répression était aussi immédiate qu'elle est assurée, le pécheur conserverait-il la liberté de se perdre ? Les hommes passeraient leur vie sous le joug comme les écoliers tremblant sous la férule, comme des esclaves obéissant au fouet, comme des soldats marchant sous la menace du conseil de guerre, transformés en véritables automates.

Les méchants deviendraient bons par peur ; les bons, à leur tour, diminués, rapetissés, réduits au rôle d'enfants à qui l'on offre des dragées, agiraient par des motifs mesquins. Plus de hautes envolées, plus d'amour désintéressé, plus d'espérance lointaine. La pensée des biens et des maux de la terre absorbant leur attention, leur ferait oublier les biens du ciel ; en un mot, la foi, la principale source d'où nous tirons notre mérite, n'aurait presque plus d'emploi.

La foi ! Savez-vous ce que c'est que la foi ? C'est la certitude que l'on a d'une chose qui ne se voit pas. Je crois en Dieu rémunérateur. Or si j'éprouvais ici-bas les effets de sa justice, je ne croirais plus, je verrais ; et alors, où serait mon mérite ? Mais cette justice ne m'apparaît que dans une lumière diffuse, entourée d'ombre ; voilà pourquoi je crois.

Il faut que les dogmes religieux soient certains mais non pas évidents, afin que les hommes de bonne volonté y trouvent assez de clarté pour se conduire, et les méchants assez d'obscurité pour conserver la faculté de se perdre.

Un impie commet le péché. Pourquoi ?— Parce que, dans sa folie, il doute de Dieu, de sa justice et de la vie future. Un juste, au contraire, fait le bien. Pourquoi ?— Parce que, malgré ses inquiétudes et d'apparentes contradictions, il élève son cœur au-dessus de la terre, jusqu'à ce que, par la foi, il se repose dans une lumière sereine. Alors rien plus ne le trouble, et, du sein même de ses maux, il s'écrie avec Job, son patron et son modèle : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai. Mes chairs reprendront la vie, et, dans mon corps, je verrai mon



Dieu ; voilà l'espérance que je garde dans mon cœur. ”

Au contraire, punissez toujours le méchant immédiatement après sa faute, récompensez toujours le juste sur la terre, et vous verrez comme se confondront, à l'instant, toutes vos idées sur la liberté de l'homme et la justice de Dieu, sur la nécessité de l'existence du Paradis et de l'enfer.

THOMAS — Vous avez raison. J'ai eu tard de ne pas comprendre que le désordre apparent dont je me plains n'est que le commencement d'un grand drame dont le dénouement merveilleux ne se verra qu'au ciel.

LE PRÊTRE — Arrivons maintenant au point capital, au triomphe des méchants et à l'humiliation des justes.

( à suivre. )

---

## LES OEUVRES DE MISERICORDE.

Elles du don de piété.

( 10<sup>ème</sup> article sur le St Esprit. )



ES sept œuvres de miséricorde corporelle sont :

1<sup>o</sup> *Donner à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif.* La nourriture, étant le premier besoin de l'homme, est aussi le premier objet et le premier acte du don de

piété. Un frère peut-il voir son frère souffrir la faim ou la soif, sans lui donner à manger et à boire? Mais entre l'homme qui soulage son semblable et le chrétien qui exerce la charité, grande est la différence.

Le premier agit par le mobile tout humain de la fraternité naturelle ; le second, par l'impulsion supérieure de la fraternité divine. Le premier peut donner, le second seul se donne. Le premier donne à ceux qu'il aime ; le second donne même à ses ennemis. Le premier est inconstant ; le second, persévérant, comme le principe qui le fait agir. Avoir donné le pain et l'eau, suffit au premier ; le bonheur du second est d'ajouter, au strict nécessaire, certaines douceurs, compatibles avec ses ressources et en rapport avec les besoins du pauvre.

2<sup>o</sup> *Héberger le pèlerin.* L'homme peut n'avoir besoin ni de pain pour apaiser sa faim, ni d'eau pour étancher sa soif, mais il est voyageur et étranger. La nuit approche ; il n'a ni abri ni moyen d'en avoir. L'Esprit de piété veut qu'il en ait un, et il l'aura. Bien différente de l'hospitalité naturelle qui, avant d'ouvrir sa porte, regarde aux haillons et à la mine du pauvre, l'hos-

pitalité chrétienne reçoit, les yeux fermés et les bras ouverts. Elle sait que dans le pauvre, quel qu'il puisse être, c'est le divin Mendiant qu'elle abrite et qu'elle réchauffe :

3<sup>o</sup> *Vêtir celui qui est nu.* L'Esprit de piété filiale a donné, il donne encore, chaque jour, sur tous les points de la terre où il se fait sentir, des langes au nouveau-né, au pauvre le vêtement pour se couvrir et la couche pour se reposer. A toutes les oreilles chrétiennes il fait retentir ces paroles d'un grand docteur de l'Église : " A l'affamé appartient le pain que vous retenez chez vous ; au nu, ce vêtement que vous laissez enfoui dans votre garde-robe ; au déchaussé, ces chaussures qui sont mangées aux vers ; à l'indigent, cet argent que vous avez enfoui. Aussi nombreux sont les pauvres que vous pouvez soulager et que vous ne soulagez pas : aussi nombreuses sont les injustices que vous commettez.

4<sup>o</sup> *Visiter le malade.* Le monde païen, qui comptait ses théâtres par centaines de mille, n'avait pas un hôpital. Mais l'Esprit de piété a soufflé, et le monde s'est couvert de palais pour recevoir les victimes des infirmités humaines. De génération en génération, ces palais se sont peuplés d'anges visibles, dont le visage souriant a consolé le malade, dont l'industrielle charité lui a procuré mille douceurs, et dont la main tour à tour douce et forte a pansé ses plaies ou retourné la paille de son lit. Chaque jour encore le même esprit conduit la dame de charité, l'associé de Saint-Vincent de Paul, dans le réduit de la souffrance ; et, en abaissant ainsi le fort vers le faible, contribue plus efficacement que tous les discours à raffermir les liens sociaux.

5<sup>o</sup> *Consoler le prisonnier.* Le pauvre ordinaire, le malade lui-même, peuvent en bien des circonstances exposer leurs besoins et attirer la compassion. Cette ressource manque au prisonnier. Une double barrière éloigne de lui la charité : les murs de sa prison et la répulsion qu'il inspire. Grâce au don de piété, les affreux cachots du paganisme, les bagnes pourrisseurs du mahométisme ont fait place à des prisons moins meurtrières. Le prisonnier n'est plus seul à dévorer ses larmes, seul il ne portera pas ses fers ; et, s'il doit monter à l'échafaud, il aura, pour le soutenir, un bras fraternel et, pour le consoler, un ami dévoué, qui lui ouvrira le ciel en récompense de son sacrifice.

6<sup>o</sup> *Racheter le captif.* Rome païenne donnait au créancier le droit de mettre en pièces le débiteur insolvable. En soufflant sur le monde, l'Esprit de piété n'a pas seulement aboli ce droit barbare, il a inspiré des fondations consacrées au rachat du débiteur. Toute l'antiquité païenne faisait la guerre pour conquérir du butin et des esclaves : rarement on rachetait les soldats prisonniers. Etre vendus comme des bêtes de somme, immolés sur la tombe

des vainqueurs, ou réservés pour les jeux homicides de l'amphithéâtre, était le sort ordinaire qui les attendait. Grâce au don de piété, la guerre s'est humanisée; la vie des prisonniers est respectée, leur échange ou leur rachat est devenu une loi sacrée des nations chrétiennes. Quel que soit son nom, sa condition ou son pays, le captif chrétien est devenu pour le chrétien un frère et un ami. Les annales de Maroc, de Tanger, de Tunis, d'Alger et de cent autres villes rediront éternellement les miracles de rédemption, accomplis, pendant plusieurs siècles, en faveur des captifs chrétiens.

7° *Ensevelir les morts.* Mettre au nombre des œuvres les plus excellentes tout ce qui répugne le plus à la nature, est le chef-d'œuvre de l'Esprit de piété. Or, le monde chrétien a vu ce que le monde païen n'aurait jamais soupçonné, des associations nombreuses, telles que les Cellites, consacrées à l'ensevelissement et à la sépulture des morts. Dans les soins religieux qui, aujourd'hui encore, doivent entourer la dépouille mortelle du pauvre, non moins que celle du riche : quelle leçon de respect pour l'homme ! Quelle prédication incessante de ce dogme, consolation de la vie et base de la société, le dogme de la résurrection de la chair ! C'est ainsi que le cœur du chrétien, fondu par le Saint-Esprit, comme la cire par le feu, se répand sur tous les besoins corporels de l'homme, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Avec non moins d'abondance, il se répand sur ses besoins spirituels : sept genres de dévouement ou sept œuvres de miséricorde les soulagent.



## L'AMOUR DE LA VÉRITÉ.

### Nature et effets de l'amour de la vérité.

**L**A vérité consiste à dire les choses telles qu'on les sait.

On ne doit pas toujours dire tout ce qu'on sait, ce serait imprudence, mais on ne doit jamais *dire que ce qu'on sait.*

L'amour de la vérité est une vertu qui fait pardonner beaucoup de fautes, et attire la confiance de tous.

L'amour de la vérité enfin est une vertu féconde ; il est de la nature de ces fleurs qui ne peuvent croître solitaires et font germer autour d'elles des rameaux odorants.

*La candeur, la franchise, la naïveté, la sincérité,* s'épanouissent comme les branches d'une seule tige tout autour de l'amour de la vérité.

Aimables vertus qui ont chacune une grâce particulière et que je voudrais bien vous donner.

### La candeur.

La candeur montre l'âme telle qu'elle est, sans aucune défiance ; elle semble dire à tout le monde avec un sourire : Voyez, il n'y a rien de mal en moi.

Elle suppose une grande innocence, et c'est elle qui donne à l'enfance ce charme qui attire.

La candeur est un don du ciel qui, hélas ! disparaît trop tôt ; il ne se rencontre dans l'adolescence que chez quelques âmes privilégiées, gardées par le ciel d'une manière toute spéciale, et qui ordinairement ne sont pas faites pour le monde.

Rien n'est beau comme cette vertu ; elle répand sur la physionomie les douces lueurs de l'ignorance du mal, et inspire tant de respect et d'estime, que les plus méchants se sentent domptés à sa vue.

La candeur se perd insensiblement par le commerce du monde et la connaissance du mal. On peut n'être plus candide sans cesser d'être vertueux ; mais alors la vertu même a quelque chose de moins aimable.

### La franchise.

La franchise est moins belle que la candeur, quoiqu'elle soit toujours un reflet de l'innocence ; et si la prudence et le tact ne la dirigent pas, elle peut faire beaucoup de tort aux autres et à la personne même qui est franche.

Le défaut ordinaire des personnes franches est *de trop parler*. Sans doute elles ne disent que ce qui est vrai ou ce qu'elles croient vrai, mais qu'elles n'oublient pas que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

Ces vers qu'on prend souvent pour excuse :

Pour moi, j'aime à nommer les choses par leur nom ;  
J'appelle un chat un chat, un fripon un fripon,

sont d'une franchise impolie.

On croit s'excuser en disant : *Je suis franche, et je dis ce que je pense*. Prenez garde, on croira que vous pensez mal.

Un homme d'esprit a écrit : " La franchise sans la prudence est la vertu des sots, " Il n'y a, en effet, que les sots et les méchants qui possèdent cette franchise ; elle est alors sœur de l'inscrétion.

### La naïveté.

La naïveté laisse échapper une pensée telle qu'elle a été conçue dans l'esprit et sans réflexion préliminaire.

Il y a des paroles d'enfant délicieuses quand elles sortent de leur âme candide, et que surtout elles ont passé par leur cœur si aimant.

Oh ! que de larmes elles ont séchées en faisant naître un sourire !

Mais la naïveté devient insupportable quand elle est l'expression de la légèreté, de l'ignorance ou de la sottise. Rien n'est blessant comme les paroles naïves de ceux qu'on a si justement appelés des *enfants terribles*.

Que devenir quand un enfant dit en présence d'un visiteur importun : *Maman, n'est-ce pas de monsieur que tu disais qu'il était embêtant de venir tous les jours ?*

Une flèche lancée sans intention peut faire de profondes blessures.

Sachons réfléchir aussi, et ne permettons pas à toutes les pensées qui naissent au-dedans de nous de se montrer au-dehors ; pour cela, *parlons un peu moins*.

La pensée naïve plaît toujours quand elle vient du cœur, parce qu'elle est produite par la bonté.

Elle cause de la peine aux autres ou nous fait rougir quand elle vient d'un esprit où l'amour du travail est remplacé par la coquetterie, l'amour-propre ou la légèreté. Or, que peuvent produire ces trois défauts ?

Deux petites filles brodaient des pantoufles dont chacune devait faire cadeau à son grand-père au jour de l'an. L'une d'elles, plus sensible à l'ennui du travail qu'au plaisir que ressentirait le bon vieillard si aimant, dit à sa compagne : *Tu es bien heureuse, toi : ton grand-père n'a qu'une jambe.*

#### La sincérité.

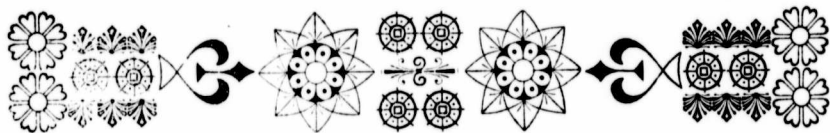
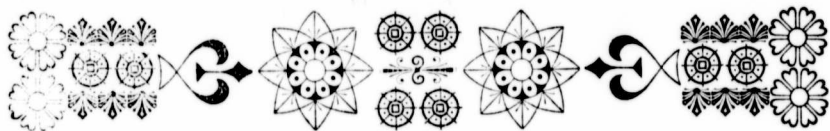
La sincérité fait non seulement parler comme on pense, mais empêche de parler autrement qu'on ne pense ; elle va droit au but, dit simplement *oui* quand il faut dire *oui*, dit *non* quand il faut dire *non*.

Rien de délicieux comme les rapports que l'on a avec une personne franche et sincère ; une heure de conversation avec elle, quand à son cœur droit et loyal elle joint une intelligence vraie, rend l'esprit et le cœur tout pleins de joie.

Ces âmes-là reposent : on est à l'aise avec elles, on n'a jamais peur d'être trompé, et on comprend ces mots d'un moraliste : " La sincérité est l'enseignement d'un cœur honnête. "

Aimons donc la vérité, sachons supporter une injustice plutôt que de la trahir ; elle a assez de ressources pour nous consoler.





## LE SAINT-SUAIRE.

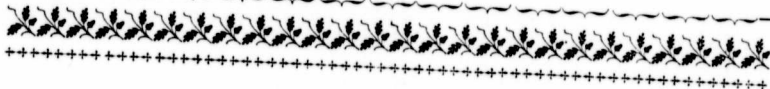
( *La Croix* )

**L**A gravure ci-contre représente la châsse dans laquelle est conservé le St Suaire de Notre-Seigneur à Turin.

Nous apprenons que l'on pourra bientôt se procurer des copies de la photographie du St Suaire, représentant le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ tel qu'il fut déposé dans le tombeau. Chacune de ces copies portera le sceau royal de la maison de Savoie, le roi d'Italie s'étant réservé la propriété artistique du négatif obtenu par l'avocat Pia.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce remarquable événement.

Le miracle en ceci, est que le St Suaire a reçu l'image du visage et de tout le corps de Notre-Seigneur, comme nous le savions déjà, en ce qui concerne l'impression du visage du Sauveur sur le voile de Véronique. Mais on ne peut pas encore affirmer que c'est par un miracle proprement dit, que la photographie a reproduit exactement l'image de Jésus laquelle était presque entièrement effacée sur le linge mortuaire, car la photographie révèle souvent des détails que l'œil ne peut distinguer, lorsqu'on se sert de certains procédés qui sont du domaine de la science.



## Le médecin de Cucugnan.

( fin )

— Non, non, Monsieur le docteur ! ne la réveillez pas, dit une jeune fille. Oh ! non..... belle vierge, que tu as bien fait de mourir ! Avant de mourir, elle m'a tout dit. Et puis, nous lui mîmes sa belle robe blanche et des fleurs sur la tête !..... on aurait dit une mariée. En terre sainte laissez-la, car son amoureux vient de s'envoler avec une autre.

— Pauvre, pauvre Gothon !..... Tenez, tout cela commence à m'ennuyer. Je vais, pour en finir, réveiller le Gringalet, qui avala sa langue en mangeant de la morue, il y a un mois environ.

— Je ne veux pas, moi ! cria Louiset Coquelicot, les deux bras en l'air. Il m'a vendu sa vigne et son mas à fonds perdu. J'ai payé pendant dix ans, et plus que la valeur, en beaux écus blancs et sans jamais retenir un sou. Il me faudrait, de nouveau, lui porter sa pension ! ça ne serait pas juste Monsieur le médecin !

— Vous m'en direz tant !..... Eh bien ! soit. Voyons : j'en sais un qui mourut ne laissant ni femme ni enfants, ni frère ni sœur, mais le souvenir, l'exemple de toutes les vertus et ses quatre sous à votre hôpital : votre bon curé, qui vous aimait tant, que vous avez tant pleuré, et qui, par amour pour vous, fit, il vous en souvient, un si rude voyage dans l'autre monde, cherchant, pauvre pèlerin ! dans tous les coins et recoins ses Cucugnanais, et

les retrouvant tous, sans en excepter un (ah ! quel malheur !) dans l'enfer grand ouvert ! Si nous le ressuscitions ?

— Ah ! non ! non ! crièrent l'une d'ici, l'autre de là, quelques dévotes du gros grain. Non ! non ! Monsieur le médecin !.....

— D'autant plus, ajouta Misé Rousseline, Mère de la Congrégation, d'autant plus qu'il était vieux, le pauvre homme ! et sourd comme un pot : bien tant que, lorsque je me confessais, si je lui parlais figue, il me répondait raisin. Laissez-le dans la gloire de Dieu, car, au demeurant, nous avons à cette heure, un curé qui est jeune et qui a bon air ; il est brave comme un sou et il chante comme les orgues, prêche comme un séraphin et mène sa barque à souhait.

— Que vous dirai-je?... puisqu'il en est ainsi, tournons-nous d'un autre côté. Je vois, là, tout près, une petite croix de bois : on dirait que l'herbe fleurie et les petits escargots blancs ont voulu en cacher la triste couleur noire, tant les petits escargots s'y sont collés nombreux, tant l'herbe a grandi drue et fleurie tout à l'entour. C'est la tombe d'un enfant à la mamelle : il avait dix mois lorsqu'il mourut, l'inscription le dit. Ce serait péché, bien sûr, de le ressusciter : il est si heureux d'être mort, d'être sorti d'un monde où l'on entend... ce que vous dites, mes pauvres amis ! Si cependant vous voulez que je le revienne, tout de même je le reviendrai.

— Monsieur le docteur, dit alors une pauvre vieille en pleurant, ce petit mort est à nous, hélas ! et je suis sa mère-grand. Ma fille ne l'avait pas encore sevré : il mettait ses dents de lait, lorsque *pécaire*, il mourut. Ah ! si vous aviez vu comme il était beau, notre petiot ! Dieu nous l'a pris : eh bien ! que sa volonté soit faite ! nous en avons un autre qui tette. Dieu fait bien ce qu'il fait : ce qu'il prend d'une main, il le rend de l'autre. Nous ne pourrions pas en allaiter deux, et nous sommes trop pauvres pour en mettre un en nourrice.

Alors le médecin :

— Assez pour aujourd'hui et même trop ! dit-il. Puisque vous ne voulez pas que je fasse aujourd'hui le miracle, j'essayerai de le faire un autre jour, non en ressuscitant un trépassé, — car, vous le voyez, vous me rendez la chose impossible, — mais en venant en aide aux vivants tombés en danger de mort. Adieu.

Et il s'esquiva.

Qui ne vous a pas dit que, depuis ce dimanche mémorable, notre médecin fit miracle dans Cucugnan ? Il ne ressuscita pas les morts, mais il sauva la vie à plus d'un malade. Les Cucugnanaïses eurent pleine confiance en lui : — car enfin, disaient-ils, s'il ne tint pas sa parole au cimetière, ce n'est pas à lui, soyons juste, qu'il faut en faire remonter la cause.

Et tout est bien qui finit bien.

JOSEPH ROUMANILLE.





## PRIONS.

**A**FIN de former une véritable croisade de prières pour le succès de la lutte contre les mauvaises lectures, je célébrerai la sainte messe chaque Dimanche, à l'intention de tous ceux qui veulent bien s'unir à nous et réciter chaque jour un " *Notre Père* " et un " *Je vous salue, Marie* " dans ce but.

Cette promesse sera valide aussi longtemps qu'elle sera annoncée dans " *La Famille Chrétienne* . "

A. L. Mangin, prêtre, directeur.



### VIE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

*d'après le R. P. Léopold de Chérancé.*

( suite )

" Mon enfant, sois béni du Seigneur, au service duquel tu t'es engagé. Si tu combats virilement dans les rangs de ses soldats, et que tu suives les conseils de ta mère, elle t'aimera de plus en plus. Ecoute donc ses conseils. Et d'abord, au nom du Christ, cultive en ton âme la plante de l'humilité, aime tous tes frères, sans acception de personnes, et respecte en tes supérieurs l'autorité dont ils sont revêtus. Sois reconnaissant envers Dieu pour ses bienfaits, et modeste avec les hommes, sans murmurer contre personne. Fuis les entretiens inutiles avec les séculiers, ainsi que te le commande la Règle, et ne fréquente que tes Frères et les hommes de sainte vie. Prie avec ferveur, et tiens-toi toujours en garde contre les embûches de Satan. Ouvre ta conscience à ton confesseur, parce que le malade ne peut guérir s'il ne montre ses plaies au médecin. Reçois avec respect l'avis des hommes prudents, et préfère-le à ton propre sentiment. Récite intégralement et avec attention l'office prescrit par notre sainte Mère l'Eglise. Si un de tes Frères te reprend de tes défauts, mets le genou en terre et, la tête découverte, fais humblement ta coulpe. Dans toutes tes épreuves, jette un regard sur ton crucifix. Obéis de bonne grâce à ceux qui tiennent pour toi la place de Dieu. Mets une garde à tes lèvres, et sois bref, circonspect, grave dans tes paroles. Examine tes pensées devant Dieu, et dans toutes tes entreprises évite ce qui peut lui déplaire. Enfin, veille sur tes appétits sensuels, afin que ton cœur soit toujours à lui. Relis souvent, observe exactement et conserve jusqu'à ton dernier soupir la lettre que m'a dictée l'affection maternelle.

Voilà bien la Sainte avec les viriles énergies de son zèle, et la mère avec toutes les délicatesses de son cœur. Elle eut, du reste, peu de temps après

l'occasion de confirmer de vive voix les exhortations qu'elle avait données par écrit ; car il arriva qu'une nuit, le jeune profès, alors au couvent des Franciscains de Cortone, où il se livrait à l'étude des sciences sacrées, succomba au sommeil et manqua à la récitation des Matines. Le gardien vint le réveiller et le frappa légèrement d'un coup de baguette. Le jeune étudiant, réveillé en sursaut, saisit vivement la baguette et la brisa ; puis, s'apercevant de sa faute et tournant son indignation contre lui-même, il se déchira le visage. La faute, s'il y avait faute, était légère ; mais rien n'est petit aux yeux des saints, dès que l'honneur du Tout-Puissant est en jeu. Marguerite, connaissant par révélation ce qui s'était passé pendant la nuit, manda, dès le point du jour, le coupable près d'elle, et sans autre préambule l'admonesta sur son peu de vigilance et de ferveur. « Mon enfant, lui dit-elle, est-ce là le zèle que tu dois déployer, quand il s'agit de chanter les louanges du Créateur ? Est-là la reconnaissance que tu dois avoir, quand il s'agit de remercier l'Auteur de tout bien ? Docile à ces remontrances, le jeune religieux promit d'observer plus exactement à l'avenir tous les points de sa règle.

A part ces quelques renseignements, échappés comme par hasard au courant de sa plume, le chroniqueur toscan garde sur le fils de Marguerite, ses relations familiales, son apostolat et sa mort, un silence auquel rien ne peut suppléer. Il insinue, il est vrai ( et c'est là son but ), que de loin comme de près l'autorité des conseils de la mère et la sainteté de ses exemples exercèrent une influence aussi heureuse qu'efficace sur les progrès spirituels du fils ; mais il s'arrête là, sans s'inquiéter des regrets de la postérité. Nous l'avouons donc sans détours, l'esquisse que nous venons de tracer n'est qu'une ébauche très-imparfaite : le profil de la mère s'y dessine à peine ; le fils reste tout à fait dans l'ombre. La sainte apparaît seule en relief dans les pages de Bevegnati, et c'est presque exclusivement sous cet aspect que nous sommes forcé de considérer la pénitente de Cortone.

Libérée de tout souci du côté de sa famille naturelle, elle pensait pouvoir désormais consacrer exclusivement ses journées et ses veilles à sa famille adoptive : les orphelins, les malades et les vieillards de l'hôpital de la Miséricorde. Mais il ne devait pas en être ainsi, Dieu lui réservait une autre mission, plus haute, plus féconde, plus étendue, qui devait s'exercer sur tout ce qu'elle chérissait le plus au monde : l'Eglise, l'Ordre de Saint-François et la ville de Cortone.

( à suivre. )

---

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,  
A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS. Opérette, ... ..	.90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette, .....	.75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe, .....	.75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine, ... ..	.65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe, .....	.65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe, .....	.75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUART AU LOUVRE. Opérette, .....	.75
LA VENGEANCE DE FEE ODETTE. Opérette-Féerie, ... ..	.75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

*La Voie Douloureuse.*

*Le Prêtre.*

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

*La Sainte Messe.*

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la  
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-dire : 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Petit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur papier.* — Litanies de la Résignation.

Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur. 3 cents chacun. — \$ 2.00 le cent.



# La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



## PRESSE A IMPRIMER

### A VENDRE.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc ayant acheté un matériel plus considérable, peut disposer d'une de ses premières presses.

C'est une presse COLOMBIA, marchant au pied, et pouvant imprimer de 1000 à 2000 *copies à l'heure*, suivant le degré d'entraînement de l'opérateur.

Elle imprime 5 x 8 pouces. Une presse de cette grandeur vaut *neuve*, \$ 80.00.

PRIX, avec 3 châssis, 6 rouleaux, un wrench — \$ 40.00, mise à bord des chars à Buckingham, C. P. R.

